



Bibliothèque
Jeanne d'Arc

Jeanne d'Arc
sa vie par un Italien du XVe siècle

Th. de Puymaigre

- article extrait de la Revue des questions historiques

(Tome XLV - 1er Avril 1889)

I

JEANNE D'ARC

SA VIE PAR UN ITALIEN DU XV^e SIÈCLE

Quicherat, dans son magnifique travail sur Jeanne d'Arc, a dit qu'un passage de Gueneri Berni est, en langue italienne, le seul témoignage relatif à la Pucelle dont il ait pu faire la découverte ¹. Il en existe un autre pourtant. Il remonte à quatre siècles et a été oublié dans un manuscrit que MM. Corrado Ricci et A. Bacchi della Lega viennent de publier en un volume tiré seulement à 202 exemplaires. C'est de ce texte longtemps inconnu que je vais m'occuper. Je l'avouerai, toutefois, il n'a pas autant d'intérêt que je l'ayais cru d'abord, mais rien de ce qui concerne Jeanne d'Arc ne doit être négligé.

Avant d'arriver à ce document italien, il est nécessaire d'en indigner l'origine.

Dans la première moitié du XV^e siècle, naquit à Bologne Giovanni Sabadino degli Arienti. Sa famille était attachée aux Bentivoglio, les despotes seigneurs de sa ville natale; son père avait été leur barbier et avait reçu d'eux des armoiries. En 1475, Sabadino accompagna aux bains de Porrettana Andrea Bentivoglio, dont il était secrétaire. Pour distraire son maître de l'ennui qu'il trouvait dans cette triste résidence, Sabadino composa en latin soixante-onze nouvelles qu'il translata ensuite en un italien fort mauvais et rempli de mots bolognais ². Ces contes, qui reçurent le titre de *Novelle Porrettane*, du lieu même de leur naissance, rappellent souvent la licence et non le talent

1 Tome IV, p. 512.

2 « Il suo stile è barbaro, malo in effetto e come altri direbbe fidenziato, e più barbara la favella ripiena di voci lombarde e latine. » *Novelliero italiano*. Venise, 1784, t. II, p. 10.

de Boccace. Brunet en cite plusieurs éditions, toutes fort rares¹. Un autre ouvrage beaucoup plus intéressant de Sabadino, qui n'est pas en vers, comme le donne à entendre la Biographie Didot, est sa *Ginevera de le clare donne*². C'est ce livre qui vient d'être publié pour la première fois et dans lequel on rencontre sur Jeanne d'Arc des pages que je traduirai tout à l'heure ; disons à quelle occasion il fut composé.

Une fille d'Alessandro Sforza, seigneur de Pesaro, laquelle reçut le nom de Ginevera, sans doute en honneur des romans du cycle breton, alors en grande vogue en Italie, épousa, au mois de mai 1454, Santi ou Sante Bentivoglio, devenu seigneur de Bologne, après la mort d'Hercule Bentivoglio dont il était le fils naturel. Ginevera n'avait que douze ans et promettait d'être fort belle. Des fêtes magnifiques furent données à l'occasion de son mariage. On n'hésita pas à abattre des maisons pour élargir certaines rues par lesquelles la jeune épouse devait passer. Mais quand le cortège nuptial arriva à l'église San Patronio, il en trouva les portes closes. Ainsi l'avait ordonné le cardinal Bessarione. Il ne voulait pas que des femmes donnassent dans la maison de Dieu le scandale de toilettes indécentes et d'un luxe de vêtements en contradiction avec les lois somptuaires qu'il avait récemment promulguées. Le cortège se remit en marche et réussit à pénétrer dans l'église de S. Giacomo, où un moine célébra enfin la messe de mariage. Mais cet épisode put sembler de mauvais augure, et si l'on en croit les imputations qui poursuivent la mémoire de Ginevera, ces appréhensions n'étaient que trop légitimes. Ginevera, a-t-on dit, se montra cruelle, avide de richesses, avare ; elle ne reculait pas devant les mesures les plus arbitraires, devant des vengeances véritablement barbares. Elle fit brûler vive une malheureuse, coupable de bien petits méfaits, Elle substitua son bon plaisir à la justice ; Veuve à vingt ans, elle se hâta d'épouser le cousin de son mari, Giovanni Bentivoglio, son amant peut-être, et le rendit odieux par les actes de despotisme qu'elle lui inspira ; aussi Giovanni ne trouva-t-il

1 Trois nouvelles de Sabadino ont été données dans les *Novellieri italiani* publiés en 1874 chez Baudry, dix dans le *Novelliero italiano*, t. II, p. 14 et suiv.

2 *Ginevera de le clare donne* di Joanne Sabadino de li Arienti a cura di Corrado Ricci e A Bacchi della Lega Bologna, presso Romagnoli-dall'Acqua, via Toschi, 16, 1888, in-12 du LVIII-408 p. CCXXIII^e volume de la *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare dal secolo XIII al XVII — La Genève des illustres femmes*, tel est exactement la traduction de ce titre bizarre. Sabadino joua constamment sur le nom du Génévrier, arbuste odorant, emblème de paix, de joie ; peut-être pourrait-on rendre en français l'intitulé de son ouvrage par le *bouquet, le parfum des illustres femmes*.

aucun appui dans ses sujets quand, en 1506, le pape Jules II le chassa de Bologne, La populace indignée démolit soa magnifique palais qui avait coûté quarante ans de travaux et, au dire d'Alberti, plus de six millions de livres. Ginevera, réfugiée à Busetto, mourut de douleur, si elle ne se tua pas. Quant à Sabadino, il se retira près du duc de Ferrare et ne survécut guère à la ruine de ses protecteurs.

Le portrait de Ginevera que j'ai rapidement esquissé, d'après les deux éditeurs du livre de Sabadino, ne ressemble guère à celui que nous a laissé un moine italien dont j'aurai à reparler, frère Jacques-Philippe de Bergame, de l'ordre des Augustins. Celui-ci, dans son ouvrage *De Claris electisque mulieribus*, consacre une grande page à louer la fille d'Alessandro Sforza. Par ses vertus, elle a droit à une place entre les plus illustres de ses contemporaines. Elle était belle, avait un port royal. Par son instruction, par son esprit, elle était digne de cette Bologne qui fut la mère des études. Elle était reconnaissante de tous les services rendus, affable, bonne, pieuse. Elle aimait à visiter les lieux saints. Elle haïssait les discours libres. Elle se plaisait à secourir les pauvres. Elle était généreuse, elle était sobre dans le boire et le manger. Elle ne portait point de costumes luxueux. Fidèle épouse, elle donna à son second mari seize enfants. Elle mérite d'être citée comme un admirable modèle ¹.

C'est cette seconde Ginevera, fort différente de la première, de celle que dans une mordante épitaphe Garzoni appelait :

Impia, avara, tenax, horrida, terribilis ²,

c'est cette Ginevera très idéalisée dont le souvenir plane sur le livre de Sabadino. Il parle de la femme de Giovanni Bentivoglio avec une ridicule emphase ; il voulut faire à son nom comme un cortège de femmes illustres, et, sur trente-trois d'entre elles, il écrivit les notices qui composent la *Ginevera de le clare donne*. Mieux avisé que Boccace qui, dans son *De claris mulieribus*, demanda ses héroïnes à l'antiquité, Sabadino a choisi les siennes dans les temps modernes ; ce sont presque toujours des portraits de contemporaines qu'il trace, mais sans jamais perdre de vue celle qui est l'objet de ses adulations ; chaque monographie finit par de monotones flatteries où l'auteur

1 L'édition princeps du livre de Philippe de Bergame est pour ainsi dire introuvable; mais il a été réimprimé dans l'ouvrage, très rare aussi, de Ravi-sius Textor *De memorabilibus et Claris mulieribus aliquot scriptorum opera*. Parisiis, ex ædibus Simonis Colinari, 1521, in-folio. C'est à ce livre que nous renverrons quand nous aurons à citer Philippe de Bergame. Son traité y commence au feuillet 14, et l'éloge de Ginevera occupe le feuillet 156 et forme le chapitre CLXXX.

2 *Ginevera de le clare donne*, Prefazione, p. XVIII.

joue avec le nom de *Ginevera* et le mot de genévrier comme Pétrarque avec le nom de Laure et le mot laurier : « O mon œuvre, s'écrie-t-il en prenant congé de son livre, ô mon oeuvre illustrée par le nom éternel de Ginevera Sforza Bentivoglio, je ne t'ornerai ni d'or ni d'argent, mais de rameaux de genévrier, symbole de joie et de paix. »

On connaît trois manuscrite du livre de Sabadino, l'un du siècle dernier, sans valeur, les deux autres du XV^e siècle, écrits par l'auteur, L'an de ceux-ci appartient à la bibliothèque de Parme, après avoir jadis été en possession des carmes de cette ville, c'est celui dont a parlé Tiraboschi¹. Le second, qui porte la date 1483, se trouve aux archives d'Etat de Bologne, et c'est d'après lui que MM. Ricci et Bacchi della Lega ont donné leur édition. Ils regardent cette publication comme plus intéressante pour l'histoire que pour la littérature. A l'histoire, en effet, appartiennent plusieurs des femmes dont Sabadino a raconté la vie et avec des détails souvent inconnus. Ainsi dans le chapitre sur Isabelle, femme du roi René, M. d'Ancona a trouvé le sujet d'une curieuse étude² où il nous montre que des vers, encore populaires en Italie, aujourd'hui à peine modifiés et dont on recherchait vainement l'origine, ont été composés pour cette reine, après la perte du royaume de Naples. Il y aurait probablement à faire d'autres découvertes dans *Ginevera de le clare donne*. Ce qui donne à ses éditeurs confiance en Sabadino, c'est que parfois il prétend écrire d'après des communications particulières. En parlant de Jeanne d'Arc, par exemple, il allègue l'autorité d'un de ses compatriotes, habitant les environs de Reims. La mention de ce témoignage, dans l'introduction du livre, m'avait inspiré une vive curiosité de lire le chapitre sur la Pucelle, mais cette curiosité n'a pas été entièrement satisfaite. Non seulement Sabadino altère parfois l'histoire, mais la plus grande partie de ce qu'il raconte sur la Pucelle se trouve dans le livre de ce frère Philippe de Bergame que j'ai nommé déjà à propos de Ginevera Sforza³. La marche du récit est la même, les phrases sont souvent identiques ; il y a des différences pourtant importantes sur lesquelles je reviendrai, mais l'impression première est que l'un des deux écrivains copiait l'autre. Reconnaisant cette incontestables ressemblance, il me parut d'abord que Sabadino devait avoir la priorité.

1 *Historia della litterature italiana*, t.VI, partie III, p. 1273

2 *La Canzone di donna Isabella*, dans la *Strenna dei Rachitici*, an VI, 1889.

3 On peut s'étonner que MM. Corrado Ricci et Bacchi della Lega n'aient point comparé au livre de Sabadino celui de Philippe de Bergame, qu'ils citent cependant page XXV.

Son manuscrit porte la date 1483 et le *De Claris electisque mulieribus* ne fut imprimé qu'en 1497 ; le récit de Sabadino est moins recherché de forme que celui de frère Philippe, et il semble bien démontré que, sur un même sujet, la version la plus travaillée comme style doit être réputée la plus récente. Je pensai ensuite que peut-être il y avait un moyen de découvrir si l'un des deux auteurs avait mis à profit les travaux de l'autre, et qu'on pouvait être aidé à cette découverte en confrontant la partie de leurs ouvrages traitant un même sujet. Philippe de Bergame a donné des notices sur la comtesse Mathilde ¹, Maria Puteolana ², Isabelle de Lorraine ³, Baptista de Malatesti ⁴, Isota da Nugarola ⁵, Costancia Sforza ⁶, Richarda Nicolai ⁷, Barbara, marquise de Mantoue ⁸, et sur d'autres femmes encore dont, de son côté, Sabadino a célébré les vertus. Eh bien, à l'exception du chapitre concernant Jeanne d'Arc ⁹, les notices de l'un et de l'autre ne se ressemblent aucunement et l'on ne s'expliquerait pas que les pages relatives à la Pucelle eussent été seules copiées si l'un des deux auteurs avait eu le livre de l'autre sous les yeux. On ne comprendrait pas non plus pourquoi Philippe de Bergame, s'il avait lu le chapitre de Sabadino, ne l'aurait pas suivi exactement, pourquoi il aurait négligé des particularités intéressantes. En admettant une hypothèse inverse, on ne comprendrait pas davantage pourquoi Sabadino s'écarte du livre *De Claris electisque mulieribus*, à moins pourtant qu'il n'eût voulu le corriger et le compléter par des renseignements particuliers, ce qui ne serait pas improbable. Entre les deux notices, il existe, nous le répétons, des dissemblances assez notables. Indiquons-en quelques-unes. Le frère Philippe dit que Jeanne naquit en Lorraine, que dès sa jeunesse elle fut l'objet de manifestations merveilleuses et qu'un jour, pour éviter la pluie, s'étant retirée dans une chapelle, elle s'y endormit et y eut une vision à la suite de laquelle elle se décida à se rendre près de Charles VII. Sabadino dit que Jeanne naquit dans le Barrois, et, tout en reconnaissant qu'elle accom-

1 *De Memorabilibus et Claris mulieribus*, f. 130.

2 F. 134.

3 F. 139.

4 F. 134.

5 F. 143.

6 F. 147.

7 F. 149.

8 F. 151.

9 Cette notice du frère Jacques-Philippe de Bergame a été publiée par Quicherat, t. IV, p. 521. Dans le livre de Ravisius Textor, elle arrive au feuillet 138 ; elle est précédée de ce titre : *De Janna Gallica pucella optima juvencula*.

plissait une mission divine, ne rapporte aucune des circonstances miraculeuses rappelées par le frère Philippe. Sabadino dit que Jeanne était belle et lui donne une chevelure blonde. Le moine de Bergame prétend qu'elle était de petite taille, avait un visage rustique et des cheveux noirs, qu'elle était du reste robuste de corps : « Erat brevi quidem statura, rusticanaque facie et nigro capillo, sed toto corpore prævalida. » Sabadino, d'accord avec l'histoire, raconte comment Jeanne reconnut Charles VII mêlé à ses courtisans et qu'elle n'avait jamais vu ; comment ensuite elle acheva d'inspirer pleine confiance au roi en lui révélant une chose restée secrète. Sabadino décrit après cela l'armure qui fut donnée à la Pucelle, son casque, la façon dont son cheval était caparaçonné. Tous ces derniers détails, sans doute peu véridiques, du reste, manquent dans la narration du frère Philippe ; il ne parle pas non plus de la conduite de Jeanne dans les batailles, du soin qu'elle prenait de ses soldats. La mort de Salisbury, et plus tard la prise de Talbot, ne sont pas mentionnées par lui. Après la délivrance d'Orléans, qu'il place sur le Rhône, embrouillant les faits que Sabadino raconte avec exactitude, le moine de Bergame dit que le roi fut sacré à Orléans. Dans le passage correspondant de sa notice, Sabadino raconte l'arrivée du roi à Reims, son sacre dans la cathédrale de cette ville, avec une onction sainte apportée dans une ampoule à Clovis. Il ajoute que, jusque-là, le roi ne s'était appelé que Charles de Valois, parce qu'un de ses ancêtres était comte de Valois, Sabadino est, là encore, beaucoup plus complet et plus véridique que le frère Philippe, qui est muet sur tous ces détails. Celui-ci prétend avoir écrit d'après les dires d'un personnage éminent attaché à la cour de Charles VII, qu'il nomme Guilelmus Guaschus. Le marchand italien qui habitait près de Reims a sans doute mieux renseigné Sabadino, mais toujours est-il que les deux récits, malgré les différences que je viens de citer, sont très souvent identiques. Je ne prétends pas expliquer d'une manière certaine les causes de cette similitude étrange, mais je pense que les deux écrivains ont dû individuellement profiter d'un ouvrage que nous n'avons plus, dans lequel s'étaient condensées des traditions populaires et que chacun put modifier ce thème primitif, d'après des relations orales différentes.

A partir de la mort de Jeanne, la légende remporte complètement sur l'histoire, et dans Sabadino et dans le moine de Bergame, dont les narrations sont identiques. On éleva, en effet, une croix expiatoire sur la place où la Pucelle fut brûlée, mais non par ordre de Charles VII; ce furent les juges du procès de réhabilitation qui la firent ériger. Le pape envoya pour préparer ce procès Théodore de Leliis, auditeur de rote, et Pascal Pontanus, avocat au consistoire

apostolique. Nos deux écrivains placent la venue de deux auditeurs de rote, qu'ils ne nomment pas dû reste, non sous Charles VII, mais sous Louis XI, à qui ils font honneur *du* second procès¹.

Le lecteur fera justice de ces assertions erronées, comme de bien d'autres faits apocryphes qu'il va lire et que je n'ai pas toujours cru utile de rectifier par des notes, tant la vie de Jeanne d'Arc est aujourd'hui connue dans toutes ses particularités.

DE JEANNE LA GENTILLE PUCELLE DE FRANCE²

Nous lisons sur Camille, valeureuse vierge, fille de Methabe, roi des Volsques, que, quand celui-ci, par une soudaine sédition de ses concitoyens, fut chassé de son royaume, il ne put emporter que sa petite fille Camille, née peu de jours auparavant, à lui chère plus que toute chose. La mère de Camille était morte dans son accouchement. Méthabe arrivé, en fuyant, près du fleuve de Mascène et ne pouvant le passer parce qu'il était trop grossi par les pluies, eut une inspiration soudaine : Il plaça la petite fille dans une écorce de liège dont il lia les deux bouts avec des rameaux de saule et l'attacha à une lance ou dard, vouant l'enfant à Diane si elle était sauvée ; puis, d'un bras vigoureux, il jeta la lance au-delà du fleuve, la confiant à la rive. Lui, ensuite, traversa le fleuve à la nage, et parvenu sur l'autre bord, tira à lui les liens de saule et vit sa fille saine et sauve. Il se retira avec elle dans des bois où il l'éleva vierge et vouée à Diane, suivant sa promesse. Armée d'un arc et de flèches, Camille devint forte et robuste en poursuivant les bêtes sauvages, et, son père étant mort, elle fut, à cause de sa vertu, rappelée par les Volsques qui la reconnurent pour reine. Ensuite, à la tête d'un grand nombre d'entre eux, elle fit, en faveur de Turnus, roi des Rutules, la guerre à Enée qui pour femme avait pris Lavinie, et un jour, en combattant bravement à Corèbe, blessée par Aronte, entre les deux armées elle tomba morte, à la douleur de Turnus³.

1 Quicherat remarque (tome IV, p. 522) que cette croyance dans le rôle attribué à Louis XI fut assez accréditée pour qu'un illustre dominicain provincial de France, plus tard évêque de Marseille, composant pour la reine Anne de Bretagne un éloge des femmes, put écrire que la réhabilitation de la mémoire de Jeanne d'Arc était due à ce roi. Quicherat suppose que cette erreur se propagea par le succès qu'obtint le livre de Philippe de Bergame. Mais d'où ce moine avait-il tiré ces faits apocryphes? de traditions populaires? d'un ouvrage que nous ne connaissons plus?

2 « De Janna Polcella gaya de Franza. » J'ai été embarrassé par ce mot *gaya*, impossible de le rendre dans son acception actuelle: gaie, joyeuse. J'ai cru pouvoir le traduire par gentille. Cet adjectif avait un sens évidemment différent de celui qu'il a de nos jours : gentil roi, gentil dauphin.

3 Ce qui me semble prouver encore que Sabadino n'a pas profité du livre de Philippe de Bergame, c'est que celui-ci, feuillet 38 du *De Memorabilibus et Claris mulieribus* donne sur Camille une notice qui ne ressemble pas à ce préambule.

Nous avons rappelé les vertus de cette vierge Camille; par comparaison, voulant montrer aux temps modernes que notre Jeanne, la gentille pucelle (*polcella gaya*) n'a eu ni moins de gloire ni moins de valeur que l'antique Camille, comme nous le dirons. Nous devons donc savoir que cette Jeanne, la gentille pucelle, naquît en France dans le pays de Barrois, et que de l'âge de huit ans à celui de seize, elle fut gardienne de moutons. Elle passait le temps de côté et d'autres avec les autres petites bergères, tenant une grosse perche qu'elle portait sous son bras, comme les chevaliers portent leurs lances, elle en frappait les troncs des arbres, et parfois montait les chevaux d'autres bergers, en sorte que qui la voyait s'en émerveillait et ainsi elle devint forte et robuste ¹.

Elle fut belle ², de visage un peu brun avec des cheveux blonds ³, elle fut vierge, elle fut pieuse. Elle prononçait toujours le nom du bon Jésus et de la glorieuse Vierge, en les appelant à son aide; selon le dire public. Elle eut la parole douce, et un entendement aussi bon que si elle eut été élevée en une école de prud'homie et des meilleures mœurs, plutôt qu'en la garde de troupeaux.

Dans ce temps là, Henri, roi d'Angleterre, alors adolescent, faisait faire avec une grande armée, par ses capitaines, une rude guerre à Charles, roi de France. Et déjà il avait pris la ville royale de Paris et une grande partie du royaume et très étroitement tenait assiégé Orléans qu'en latin nous appelons Aurélia ⁴ en mémoire de ce que cette cité est bâtie sur la rive du fleuve de la Loire, anciennement Ligeris. Cette ville était tellement entourée, qu'il semblait impossible que le roi de France, lequel avait une armée bien moindre que celle du roi d'Angleterre, pût la secourir et pour cela, il était en grande anxiété. Cette place lui importait autant à perdre ou à conserver que tout le royaume de France. Orléans perdu, tout le royaume l'était. Le roi étant dans cette extrémité, cette Jeanne la Pucelle, ainsi le voulut la

1 La garde des troupeaux ne fut pas une occupation habituelle pour Jeanne. Inutile de dire que les détails donnés ici sont sans fondements.

2 Sur la beauté de Jeanne, voir Quicherat en bien des endroits, notamment : tome III, p. 102, 219 ; tome IV, 205, 268, 525.

3 Je prie le lecteur de se reporter à un article que j'ai donné dans cette revue, tome XXIX sur la *Chronique espagnole de la Pucelle*. L'auteur de ce roman plein de contes absurdes, paraît être venu en France peu après la mort de la Pucelle et prétend avoir vu d'elle un portrait d'après lequel il la dépeint. Il la représente aussi blonde et portant de longs cheveux. Ce dernier détail n'a sans doute pas été inventé, on le retrouve dans le grossier dessin à la plume du greffier du Parlement de Paris, dans la bannière donnée par Louis XII à la ville d'Orléans, dans tous les anciens portraits de Jeanne d'Arc. Voir les *Notes iconographiques sur Jeanne d'Arc*, par E. de Bouteiller et G. de Braux. Quant à la couleur des cheveux de la Pucelle, on croit qu'ils étaient bruns, en se fondant sur un document publié par Quicherat dans la *Revue historique*, tome IV., p. 327. On expliquera peut-être ces contradictions, par la pensée que la tradition a conservé la

divine clémence, laissa la garde des moutons, quand elle eut atteint l'âge de seize ans, et s'en vint trouver le roi. Arrivée à la cour, elle dit qu'elle voulait pour choses importantes parler au roi, parce que par Dieu, elle était envoyée à Sa Majesté. Les barons se mirent à plaisanter en voyant une paysanne, encore qu'elle fut belle, qui avec si grande hardiesse voulait parler au roi et ils la renvoyaient en lui refusant l'audience et en disant entre eux : « il faudrait un autre secours que cela. » Elle pourtant insistant pour parler au roi, les barons la lui menèrent en plaisantant avec des gailhardises, suivant l'usage de France, et ils lui dirent : « Pucelle, celui-là est le roi » en lui montrant un baron en place du roi : « Va et parle-lui. » Elle répondit « celui-là n'est pas le roi, mais bien celui-ci qui est là appuyé » et elle le désigna du doigt, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, ce qui fut vraiment une connaissance divine.

Donc arrivée devant Sa Majesté royale, elle fit une génuflexion et dit en présence des barons et des princes : « Seigneur roi » j'ai quitté la garde des « troupes et je viens à vous envoyée par Dieu pour vous aider à reprendre et recouvrer votre royaume. Mettez-moi à la tête de votre armée et « ne vous émerveillez que moi, pauvre pucelle, j'ai la hardiesse de vous « demander si grande charge ; ainsi plaît-il à Dieu; croyez donc à mes « paroles, car vous en verrez de glorieux effets. »

Et le roi regardant cette pucelle et entendant ses hautes et encourageantes paroles (*l'alto et efficace parlare*) tourna avec étonnement les yeux vers ses barons, lesquels se regardaient les uns les autres pleins de surprise et, à voix basse, parlaient de ce qu'ils voyaient comme de choses célestes. Le roi dit : « Pucelle, tu dis que tu viens à moi envoyée par Dieu pour m'aider, comment es-tu venue? Tu es encore toute jeune et tu veux avoir la conduite de mon armée, ce n'est point là affaire de jeune fille. Pense à ce que tu dis, à ce que tu demandes. » Elle répondit : « Seigneur roi, n'hésitez pas davantage ; Dieu qui m'a envoyée vers vous pourvoira à ce qu'il faudra. Ne perdez pas de temps si vous tenez au salut de votre royaume. Pour prouver la vérité de mes paroles, écoutez ce que secrètement je vais vous dire. » Le roi alors la prit par la main et la conduisit dans une chambre retirée. Ce qu'elle lui dit, on ne l'a pas su. Le roi l'ayant entendu, après peut-être, quelques objections, demeura préoccupé et étonné de la volonté du ciel et sans retard la fit générale de son armée, sans contradiction de ses barons.

O chose incroyable et peut-être jamais entendue! Tous les excellents barons et capitaines et le roi lui-même, tout à coup, se soumièrent sans hésiter, à voir le commandement de l'armée d'un si grand roi confié à une vile bergère. Arrivée à une si grande hauteur, le roi la fit orner de très brillantes armes et monter sur un cheval caparaçonné de soie alexandrine¹ toute brodée de lys d'or fin. Elle était belle avec le casque ayant pour cimier trois plumes d'autruches et sous lequel sortaient des tresses blondes pendant sur ses épaules, elle semblait vraiment un guerrier envoyé du ciel sur la terre. Et avec l'armée royale rapidement elle s'approcha de la ville

1 « Alessandrino : veluto pregiato che fabricavasi in Alessandria donde prendeva il nome. » Dizionario di Tommaseo I, p. 306.

d'Orléans assiégée par l'illustre... comte de Salsbery¹, très puissant capitaine d'Henri, roi d'Angleterre, et avec beaucoup d'ordre et une vraie habileté militaire, elle livra un combat où il mourut ainsi que dix mille anglais. Et Orléans fut recouvré, chose qui fut réputée miraculeuse et incroyable pour qui ne l'avait pas vue, comme disent plusieurs personnes qui encore vivent en France, qui dans ce temps combattirent sous les ordres de la divine pucelle et comme nous l'a certifié Pileo Tuvata, notre gentil marchand qui, étant à Blamont, à trois lieues environ de Reims², avait appris de deux anciens soldats du roi de France les choses admirables qui se firent dans ce temps, où tout jeunes, ils étaient pages et se trouvaient spécialement dans les dernières guerres devant Rouen où la terre fut baignée de sang. Continuant la guerre avec ferme confiance d'une entière victoire, la vaillante pucelle pendant huit ans³ de combats continuels, souvent fit face aux ennemis, faisant de grands exploits; l'épée à la main, sur son fort cheval, courant çà et là entre les combattants, elle commandait aux bataillons de se former soit en avant, soit en arrière et semblablement, elle ordonnait aux archers d'aller d'un côté ou de l'autre, en tirant sur les ennemis, elle prévoyait les dangers pour assurer la victoire⁴; sans peur elle voyait les blessés tomber morts sur la terre. Elle se montrait telle qu'on eût cru voir Mars ou Bellone. Le combat fini, elle pourvoyait aux besoins du camp, le jour et la nuit, très prudemment, avec des gardes et des explorateurs. On n'avait jamais vu telle chose, de sorte que le roi s'émerveillait d'un tel secours. Trente-deux fois elle livra bataille, restant toujours victorieuse, Elle prit Tallabot (*sic*), très grand et fameux capitaine des Anglais et triomphalement le remit prisonnier au roi de France. Ainsi la glorieuse Pucelle mena le roi Charles de France appelé alors de Valois, parce que son aïeul fut comte de Valois, à Reims, qu'en latin nous appelons Remis, pour le faire sacrer et couronner, parce qu'il n'était encore ni oint ni couronné, et par force et malgré les anglais; qui occupaient Reims et tous les pays environnants, il fut oint et sacré avec gloire et pompe dans le magnifique temple cathédrale de Reims, parce que, selon la Constitution du royaume,

1 Thomas de Montagu, comte de Salisbury.

2 « ... Come me ha coraborato Fileno Tuvata, nostro gentil mercante, che essendo a Biamone presso tre leghe a Renzo... » p. 109. De quelle localité Sabadino veut-il parler? Il ne peut être question du Blamont de Meurthe-et-Moselle. Dans Seine-et-Marne se trouve un Blamont annexe de la commune de Crégy, à un kil. de Meaux, et par conséquent fort loin de Reims. Il y a près de cette dernière ville un village du nom de Baconnes, une erreur de transcription pourrait-elle en avoir fait Biamone ?

3 On se rappellera que la mission de Jeanne ne dura que deux ans. Ces huit ans, de même que les trente-deux batailles livrées aux anglais, se retrouvent dans Philippe de Bergame.

4 « Elle se porte d'un endroit à l'autre avec une incroyable diligence ; elle parle à ses gens, elle les encourage, elle les anime, elle les conduit, en un mot, comme un capitaine qui aurait passé sa vie entière dans les camps; et toute l'armée s'en émerveille. » Marias Sepet, *Jeanne d'Arc*, p. 155 de l'édition de 1870.

il n'est pas permis de sacrer le roi ailleurs que dans la dite ville et la dite cathédrale où sont conservés les insignes de la très sérénissime maison de France, et là est la fiole de la sainte huile apportée du ciel, par un ange, au roi Clovis de France, quand, avec une grande ferveur de foi, il se fit chrétien.

Alors que le dit Henri, roi d'Angleterre, eut Paris et Reims, il voulut à Paris se faire oindre de la sainte onction et couronner roi de France ; mais il se trouva, par un miracle divin, que la liqueur était séchée. parce qu'il n'était ni vrai, ni légitime roi, mais il se fit oindre avec l'huile sainte de l'Extrême Onction, croyant satisfaire ainsi à l'usage.

Mais quand ce Charles de Valois, comme vrai et légitime roi, voulut être couronné, on retrouva la céleste liqueur revenue dans l'ampoule, miraculeusement, et avec d'infinies louanges et grâces à Dieu il en fut oint.

Or, cette Pucelle étant dans un état florissant et dans une grande gloire guerrière, vers les années du salut MCCCC...., et toujours triomphant par d'infinies victoires, un jour, comme elle avait prédit sa mort par le feu, elle fut prise dans une bataille par ses ennemis anglais et conduite à Rottomagus, que nous appelons Rouen, où les Anglais désirant sa mort, par ordre de leur roi, iniquement la condamnèrent à la peine du feu, l'accusant publiquement, dans leur désir de vengeance, d'être magicienne et sorcière.

Telle fut la cruelle fin de la belle et vaillante Pucelle, ayant d'après ce qu'on m'a dit vingt-quatre ans d'âge ¹.

Beaucoup d'années plus tard, le roi Charles ayant conquis Rouen fit, en mémoire de l'illustre Pucelle et au lieu même où elle fut brûlée, élever une grande croix de bronze doré, d'un beau travail ².

Le roi Charles étant mort, le roi Louis son fils, père du présent roi, déplorant que celle qui avait sauvé le royaume eut été condamnée à une si ignominieuse mort et pareil supplice, obtint du pape qu'il envoyât à Rouen deux auditeurs de rote chargés de revoir le procès fait à la Pucelle par ordre du roi d'Angleterre. Donc deux des mauvais juges furent cités ; et le procès rapidement revu, on reconnut que tout avait été faux dans l'œuvre entreprise contre la vierge valeureuse et qu'elle avait été fidèle catholique et bonne chrétienne. Pour cela on condamna les deux juges survivants et les os de ceux qui étaient morts furent jetés au feu. On confisqua leurs biens, avec lesquels fut construite une belle église sur la place où la Pucelle avait été brûlée et on la dota de telle sorte, avec ces biens, que chaque jour on y dit beaucoup de messes.

O pieux acte d'un roi digne de louanges, qui n'a pas voulu que la mémoire d'une telle vierge restât, dans le cœur des hommes, souillée par une odieuse sentence, car on doit croire que par la volonté du ciel, cette pucelle montra une si grande vertu pour la gloire de Dieu et la délivrance du très chrétien royaume de France !

1 Le frère Philippe ne dit rien de l'âge de Jeanne d'Arc. Sabadino la vieillit de quatre ans.

2 Sur cette croix, voir le livre de M. Wallon, p. 374.

Telle est la notice que sur la Pucelle écrivit un homme qui fut presque son contemporain. En 1881, j'ai donné dans cette Revue (tome XXIX, p. 553) l'analyse d'un livre espagnol de la plus grande rareté, et qui fut aussi composé peu d'années après la mort de Jeanne d'Arc. Cette prétendue *Historia de la Poncella d'Orléans* est un roman plein de contes absurdes ; j'expliquais cependant l'intérêt qu'elle pouvait avoir par quelques lignes assez applicables aux récit — toutefois plus véridique — dont je viens d'essayer la traduction, pour qu'on me permette de les répéter : « Le nom de la Pucelle exerce une telle protection qu'on ne peut rester indifférent à une œuvre qui le porte. Toute médiocre que soit celle-ci, elle est une preuve de la grande sensation causée par la mission merveilleuse de Jeanne. Elle est de plus un hommage à celle qui plus qu'aucun personnage a occupé les historiens et les poètes. »

TH. DE PUYMAIGRE.
